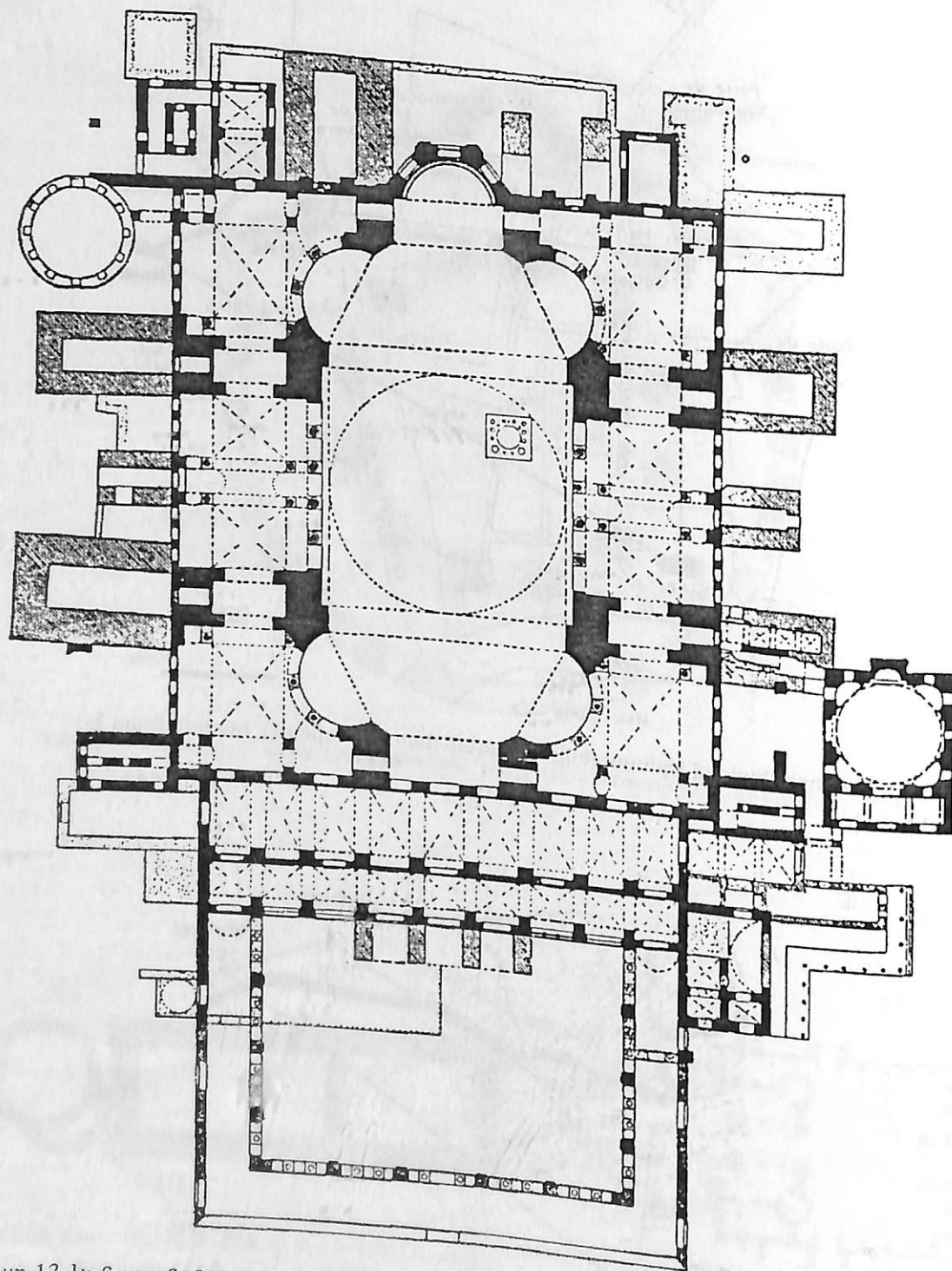




Նկար 12. Կոնստանդնուպոլսի հուստիցյանաշեն Սուրբ Սոփիայի տաճարը

QUELQUES SPECIFICITES DE L'HISTORIOGRAPHIE ARMENIENNE

Claude Mutaïan

Les trois périodes de l'historiographie de l'Arménie

C'est à partir du IX^e siècle av. J.-C. qu'on possède une documentation suffisante pour reconstituer l'histoire de l'Arménie. L'examen des sources disponibles nous amène alors à distinguer trois périodes:

1- Du IX^e au VI^e siècle av. J.-C., c'est la période du royaume d'Ourartou, assez bien connue par l'épigraphie tant assyrienne que proprement ourartéenne¹.

2- Du VI^e siècle av. J.-C. au IV^e siècle ap. J.-C., c'est la période postourartéenne et préchrétienne. Langue et écriture ourartéennes ont disparu, et autour de 520 av. J.-C. apparaît le mot «Arménie». Certains auteurs ont à tout prix voulu voir une coupure entre Ourartou et Arménie, excluant ainsi l'Ourartou de l'histoire arménienne – comme si on excluait la Gaule de l'histoire de France. Bornons-nous à donner une preuve de cette continuité: au V^e siècle av. J.-C., sur la liste des pays soumis à Xerxès donnée par une inscription trilingue à Persépolis, le même pays vassal se lit «Ourartou» en akkadien et «Arménie» en vieux-perse².

Une nouvelle langue, l'arménien, s'impose peu à peu, mais ce n'est que bien plus tard, au début du V^e siècle ap. J.-C., qu'elle sera munie d'un alphabet. On peut raisonnablement supposer que,

durant cette période de mille ans, il y eut, à l'image des monnaies qui étaient frappées en grec, des écrits arméniens en d'autres langues, en particulier des chroniques, même partielles. Malheureusement, aucun de ces éventuels ouvrages n'a survécu à la destruction systématique de leur propre passé mise en œuvre par les Arméniens fraîchement christianisés au début du IV^e siècle. Seules quelques rares inscriptions arméniennes en élamite, en araméen, en grec et en latin ont été retrouvées par miracle³. Il y a donc un millénaire pour lequel on ne possède aucune source contemporaine arménienne sur l'Arménie. De plus, après la création de l'alphabet, l'historiographie arménienne connut un essor extraordinaire, mais la plupart des auteurs, tous ecclésiastiques, ne s'intéressèrent guère à l'histoire préchrétienne. Moïse de Khorène est pratiquement le seul historien qui nous fournit des renseignements originaux et conséquents sur cette période; encore convient-il de les prendre avec précaution, car l'auteur écrivait plusieurs siècles après les événements qu'il évoquait. On connaît donc l'histoire de ce millénaire arménien presque exclusivement par ses voisins, c'est-à-dire en général ses ennemis, d'où la nécessité d'une lecture entre les lignes.

3- S'agissant de l'histoire de l'Arménie chrétienne, donc postérieure au IV^e siècle, il y a un changement brusque et complet. La création de l'alphabet arménien au début du V^e siècle marqua le début de la riche littérature arménienne,

¹ Claude Mutaïan, *Arménie, la magie de l'écrit*, Paris, 2007, p. 18-21.

² James Pritchard, *Ancient Near Eastern Texts Relating to the Old Testament*, Princeton, 1969, p. 316; Pierre Lecoq, *Les inscriptions de la Perse achéménide*, Paris, 1997, p. 257 [version perse seule].

³ Mutaïan, *op. cit.*, p. 22-33.

dans laquelle l'historiographie a de tout temps joui d'une position privilégiée. Il n'est donc pas étonnant d'avoir à notre disposition d'abondantes sources arméniennes qui nous renseignent pratiquement sans interruption sur l'histoire de l'Arménie chrétienne. Elles nous permettent ainsi de reconstituer une image quasi complète de cette histoire, qui enrichit souvent les historiographies voisines. C'est cette troisième catégorie qui constitue la véritable historiographie arménienne.

Les débuts de la diffusion de l'historiographie arménienne

L'historiographie arménienne est longtemps restée méconnue, par manque de publications et a fortiori de traductions. Ainsi, en 1756, le célèbre orientaliste Joseph Deguignes écrivait au sujet de l'Arménie et de la Géorgie: «Ils ont eu peu d'Ecrivains, et le peu d'avantage qu'on tire de leurs langues, les a fait négliger par les Européens. Nous n'avons que Moyse de Khoresne, Historien Arménien, qui ait été traduit en latin»⁴. Effectivement, à cette époque, la seule œuvre historiographique accessible à un non-arménologue était l'*Histoire de l'Arménie* de Moïse de Khorène, qui avait fait l'objet d'une édition dès 1695 et surtout d'une traduction latine en 1736⁵. Se terminant au début du Ve siècle, l'œuvre ne pouvait toutefois pas apporter grand-chose aux historiens occidentaux, qui n'avaient donc toujours aucun moyen de soupçonner la richesse de cette littérature. Ils n'avaient pas même accès aux quelques historiens arméniens dont les œuvres avaient fait, avant ce milieu du XVIII^e siècle, l'objet de

⁴ Joseph Deguignes, *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mongols et des autres Tartares occidentaux*, 4 vol., Paris, t. I, 1756, ch. VII, p. 427.

⁵ William et George Whiston, *Moses Chorenensis Historiae Armeniacae. Libri III*, Londres, 1736.

publications en langue originale. La liste en est d'ailleurs fort limitée: outre Moïse de Khorène, on ne trouve, par ordre chronologique, qu'Afak'el de Tabriz en 1669, Agathange en 1709, Zenob Glak et Yovhannès Mamikonian en 1719, Fauste de Byzance en 1730.

Jusqu'à cette époque, toute étude concernant l'histoire de l'Arménie et éventuellement son influence sur les autres pays ne pouvait donc se faire qu'à partir de sources non arméniennes, c'est-à-dire essentiellement de l'historiographie gréco-latine, byzantine ou arabe et de l'épigraphie iranienne. Ce n'est pas avant le XIX^e siècle que l'historiographie arménienne devint peu à peu accessible au monde des historiens.

Le père Tchamtchian, pionnier de l'histoire arménienne

Dans ces conditions, si un auteur antérieur au XIX^e siècle décidait de se lancer dans une étude d'histoire arménienne, il devait remplir au moins deux conditions essentielles: une parfaite connaissance du grec, du latin et surtout de l'arménien classique, mais aussi l'accès à des bibliothèques renfermant les grandes œuvres classiques ainsi que des copies manuscrites des écrits, encore non publiés, des principaux historiographes arméniens. Au XVIII^e siècle, un lieu réunissant ces conditions, le couvent des pères mékhitaristes de Venise, fondé au début du siècle sur l'île Saint-Lazare, dans la lagune de la cité des Doges. C'est là qu'en 1784-86 le père Mik'ayêl Tchamtchian publia en trois gros volumes la première histoire complète de l'Arménie jamais écrite⁶.

Cette œuvre monumentale, pierre fondatrice des études historiques armé-

⁶ Mik'ayêl Tchamtchian, *Hayots Patmout'oun*, 3 vol., Venise, 1784-86.

niennes, n'eut pas tout de suite l'écho qu'elle méritait, et même à l'heure actuelle elle suscite des réserves. Tout d'abord, elle est écrite en arménien classique, ce qui restreint considérablement le lectorat. De plus, elle ne fut jamais intégralement traduite en aucune langue: l'auteur en composa lui-même une version abrégée⁷, qui seule fit l'objet d'une traduction anglaise⁸. D'autre part, si les Mékhitaristes, en tant que catholiques, étaient souvent en butte aux attaques des autorités de l'Eglise apostolique arménienne, leur côté très «arménien» et leur désaccord avec l'idéologie prosélyte des missionnaires latins les rendaient également suspects aux yeux de Rome. Il n'est donc pas étonnant que l'œuvre de Tchamtchian ait été attaquée de toute part. Ainsi, si son traducteur Avdall met en garde les lecteurs en déniant certaines «déformations» de l'histoire dans un sens prolatin⁹, la hiérarchie catholique a également posé bien des problèmes à l'auteur¹⁰.

En réalité, le principal reproche qu'on puisse adresser à Tchamtchian est la quasi-absence de mention des sources. Ce reproche est tempéré par le fait que l'obligation de ces mentions dans les travaux historiques est relativement récente – et encore loin d'être universelle – et que l'œuvre de Tchamtchian est respectée! On se trouve ainsi souvent en présence d'affirmations très précises dont on ignore la source. Pendant longtemps, on a fait aveuglément confiance à l'auteur et on a pris ces affirmations pour argent comptant en supposant qu'il avait eu à sa disposition des sources

maintenant disparues. Depuis que, dans certains cas, on a pu explicitement prouver des erreurs, on est devenu plus circonspect: en cas d'absence de mention de source, ou bien on ne tient pas compte de l'affirmation de Tchamtchian, ou bien on la signale, mais en ajoutant «selon Tchamtchian». Signalons deux exemples, les dates et circonstances des créations des patriarchats arméniens de Jérusalem¹¹ et de Constantinople¹². L'auteur les date respectivement de 1311 et 1461, et bien des historiens continuent à adopter sans réserve ces versions alors qu'on a de bonnes raisons de les mettre en doute.

L'essor des études historiographiques arméniennes au XIX^e siècle

Quoi qu'il en soit, Tchamtchian avait enfin donné l'élan, et au début du XIX^e siècle émergèrent peu à peu trois pôles d'arménologie: à côté de Venise, qui occupa longtemps la place prédominante, se développaient Paris et l'axe Moscou-Saint-Petersbourg. On peut y ajouter, dans une moindre mesure en ce qui concerne les publications historiographiques, une autre branche des Mékhitaristes, installée à Vienne. Il est intéressant de remarquer ici une des spécificités de l'arménologie: l'absence, pendant longtemps, de la «mère patrie». A cette époque en effet l'Arménie était partagée entre l'Empire ottoman à l'ouest et, à l'est, la Perse bientôt supplantée par la Russie, si bien que la vie intellectuelle y était très réduite. N'oublions pas que les premiers lieux d'édition de livres entières en arménien furent, dans l'ordre chronologique, Venise (1512), Constantinople (1567), Rome (1584) et Lvov (1616), alors que l'imprimerie était inexistante en Arménie jusqu'en 1771, date de

⁷ Mik'ayêl Tchamtchian, *Khrakhdchan Patmout'oun Hayots*, Venise, 1811.

⁸ *History of Armenia by Father Michael Chamich*, trad. anglaise Johannes Avdall, 2 vol., Calcutta, 1827.

⁹ *Id.*, pp. xxi-xxiv.

¹⁰ Sahak Djemdjéman, *H. Mik'ayêl Tchamtchian évêque Hayots Patmout'oune*, Venise, 1983.

¹¹ Tchamtchian, *op. cit.*, t. III, p. 313.

¹² *Id.*, p. 500.

la publication du premier livre au siège catholico-social d'Etchmiadzin.

A partir du milieu du XIX^e siècle les publications d'historiens arméniens prirent un essor spectaculaire, essentiellement grâce à quelques pionniers pratiquement contemporains: pendant qu'à Venise le plus célèbre des pères mékhitaristes, Ghévond Alichan¹³, mettait à profit l'exceptionnelle bibliothèque de manuscrits du couvent, depuis Moscou Mkrtitch Êmin¹⁴ utilisait les collections conservées à Etchmiadzin, alors en Russie – ces collections sont maintenant transférées au «Matenadaran» d'Erevan –, et à Paris Karapêt Chahnazarian effectuait un travail analogue. Installé à Saint-Petersbourg, le savant français Marie-Félicité Brosset¹⁵ publiait à la même époque une série de traductions françaises d'historiens arméniens, basées sur des manuscrits qu'il trouva essentiellement dans la capitale impériale et à Etchmiadzin.

Si la langue française jouait alors un rôle privilégié dans l'arménologie, la raison en est, outre Brosset, la création à la fin du XVIII^e siècle de la chaire d'arménien à l'Ecole des Langues orientales de Paris, qui avait assuré d'emblée à la France, dans cette discipline, un rôle moteur jamais démenti depuis¹⁶. Dans le domaine historiographique se détachent deux

noms: Victor Langlois¹⁷ qui, bien que mort jeune, laissa une impressionnante quantité de traductions françaises, et Edouard Dulaurier¹⁸ qui, avec le monumental premier tome des *Documents arméniens du Recueil des historiens des croisades*¹⁹, mit à la disposition du monde scientifique de larges extraits de nombreux textes essentiels, avec leurs traductions et un remarquable appareil de notes et commentaires.

Si Dulaurier montrait de manière éloquente le caractère incontournable des sources arméniennes pour l'étude des croisades, l'ensemble de ces publications prouvait plus généralement, sans le moindre doute, que l'historiographie arménienne était partie prenante de toute l'histoire de l'Eurasie, depuis la Chine jusqu'à la France et même l'Egypte. Un exemple suffit à l'illustrer: surtout connu comme arabisant et iranisant, le célèbre orientaliste français Etienne Quatremère (1782-1857) ne semble pas avoir été directement concerné par l'arménologie, et pourtant le compte-rendu qu'il rédigea du dictionnaire arménien-latin – encore inédit à ce jour – de l'abbé Lourdet montre qu'il avait jugé indispensable, pour ses propres domaines d'étude, de connaître l'arménien afin d'avoir accès à l'historiographie en cette langue.

Quelques déformations historiographiques

Il ne faut jamais oublier que l'écriture arménienne est née comme un appendice de l'imposition du christianisme. Dans ces conditions, la littérature, en particulier dans le domaine historiographique, est

¹⁷ Aélita Doloukhanian, *Viktor Langlouan Hayagèt*, Erevan, 2003.

¹⁸ Macler, *op. cit.*, pp. 14-18.

¹⁹ *Recueil des historiens des croisades, Documents arméniens*, 2 vol., Paris, t. I, 1869.

naturellement restée, encore bien après la fin du Moyen Âge, profondément marquée par la religion. Les lettrés étaient en écrasante majorité des religieux, et jusqu'au XVII^e ou même au XVIII^e siècle on a du mal à trouver des historiographes arméniens laïques. Le premier semble être Grégoire Magistros²⁰ au XI^e siècle, et le suivant le prince Het'oum de Korykos²¹ au début du XIV^e siècle: c'est bien peu!

Une autre caractéristique de l'historiographie arménienne résulte de la nature même de l'histoire de ce peuple, presque constamment objet de la convoitise de ses puissants voisins, et souvent partagé entre ceux-ci. Une telle situation est toujours propice à exacerber des penchants nationalistes, d'autant plus que l'Eglise, autocéphale et garante de l'unité, est un parfait exemple d'Eglise nationale: contrairement à l'essence même du concept de religion, son idéologie resta constamment étrangère à toute forme de prosélytisme et d'impérialisme.

Les meilleurs exemples de cette tendance à «nationaliser» l'historiographie sont fournis par les traductions: on trouve ainsi de substantielles modifications par rapport aux textes originaux dans les traductions arméniennes, réalisées au XIII^e siècle, de la *K'art'lis Tskhovreba*²² géorgienne ou de la *Chronique* syriaque du patriarche jacobite Michel le Grand²³.

²⁰ Victor Langlois, «Mémoire sur la vie et les écrits du prince Grégoire Magistros, duc de Mésopotamie, auteur arménien du XI^e siècle», *Journal Asiatique*, 6^e série, t. XIII (1869), pp. 5-64.

²¹ Claude Mutafian, «Héthoum de Korykos, historien arménien, un prince cosmopolite à l'aube du XIV^e siècle», *Cahiers de recherches médiévales*, n° 1, Orléans, 1996, pp. 157-176.

²² Robert W. Thomson, *Rewriting Caucasian History*, Oxford, 1996.

²³ *Chronique de Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche (1166-99)*, éd. et trad. française Jean-Baptiste Chabot, 4 vol., Paris, 1899-1914; *Jamana-*

Quelques interprétations tendancieuses de l'histoire arménienne

Disposant donc enfin des outils historiographiques adéquats, les arménologues multiplièrent, à partir du milieu du XIX^e siècle, travaux et publications. Le problème qui se posa alors fut celui de «l'angle d'attaque». Beaucoup d'entre eux se sont laissés enfermer dans un carcan «eurocentriste», décrivant une Arménie européenne perdue dans une Asie par essence hostile. C'est bien entendu là une autre séquelle du christianisme: on identifiait cette religion avec l'Europe «civilisée» pendant que l'Asie était aux mains de l'islam «ennemi», voire de la barbarie. Des exemples de cette école sont donnés par certains des plus grands arménologues français, comme Antoine Meillet ou Frédéric Macler. Les célèbres histoires de l'Arménie écrites au XX^e siècle, en français, par Jacques de Morgan²⁴, René Grousset²⁵ ou encore Hrand Pasdermadjian²⁶ sont marquées du même sceau.

Le rapport de l'auteur avec le christianisme arménien est parfois déterminant pour sa vision de l'histoire. C'est le cas en particulier des religieux arméniens les plus intransigeants, les plus farouches défenseurs de l'indépendance de l'Eglise apostolique arménienne. Il s'agit d'ailleurs parfois d'anciens catholiques arméniens, devenus alors des pourfendeurs de leur ancienne chapelle. Ainsi, au début du XX^e siècle, le patriarche arménien de Constantinople, Maghakia Ôrmanian, écrivit une extraordinaire histoire de l'Arménie chrétienne, classée par ordre

kagrout'oun Tia'n Mikhayêli Asorvots Patriark'i, Jérusalem, 1871.

²⁴ Jacques De Morgan, *Histoire du peuple arménien*, Paris, 1919.

²⁵ René Grousset, *Histoire de l'Arménie des origines à 1071*, Paris, 1947.

²⁶ Hrand Pasdermadjian, *Histoire de l'Arménie*, Paris, 1949, 3^e édition, 1971.

¹³ Simon Erémian, *Kensagrut'oun H. Ghévond Alichani*, Venise, 1902.

¹⁴ Mkrtitch Êmin, *Erkasirut'ounnère*, Moscou, 1898, pp. 201-263.

¹⁵ Parouyr Mouradian, *Akademikos Mari Brosé*, Erevan, 2002.

¹⁶ Sirarpie Der Nersessian, «Les études arméniennes en France» (1968), in Id., *Etudes arméniennes et byzantines*, 2 vol., Lisbonne, 1973, t. I, pp. 487-493; Frédéric Macler, «La chaire d'arménien à l'Ecole nationale et spéciale des langues orientales vivantes» (1911), in Id., *Autour de l'Arménie*, Paris, 1917, pp. 1-65.

de catholicos²⁷; ce chef-d'œuvre fait toujours autorité, mais il est marqué par une féroce hostilité à l'Eglise catholique.

Bien entendu, la déformation opposée, une version «romanocentriste» qui remonte à l'époque des missions catholiques, est également très répandue. Elle affleure parfois légèrement chez les pères mékhitaristes, Tchamtchian ou Alichan, mais elle s'affirme de manière bien plus extrémiste chez des religieux occidentaux comme Clemente Galano ou François Tournebize et chez certains catholiques arméniens comme Alexandre Baldjian à Vienne ou Gregorio Petrowicz à Rome. Cette tendance consiste à opposer une Arménie «saine», naturellement encline à se soumettre à Rome, à une clique obscurantiste qui l'empêcherait de réaliser cet idéal.

Les interprétations partisans de l'histoire sont particulièrement flagrantes dans les études de l'époque des croisades: la plupart d'entre elles se conforment à la bulle de Grégoire XIII qui présentait en 1584 les Arméniens comme de simples auxiliaires des croisés²⁸. Elles sont favorisées par un autre défaut récurrent de l'arménologie, le manque de prise en compte des sources non chrétiennes, en partie musulmanes. C'est ainsi que le baron roubénide Mleh (1169-1175), qui «arménisa» la Cilicie en expulsant Grecs et Latins moyennant une alliance avec l'émir d'Alep, est traité de renégat par la plupart des historiens de l'Arménie; ceux-ci ne font que reprendre les jugements de l'historiographie chrétienne - en particulier arménienne - alors que les sources arabes n'ont que des louanges

sur l'habile tactique de leur ennemi²⁹. Un autre exemple est fourni par la troisième croisade. Frédéric I^{er} Barberousse, arrivé en été 1190 aux frontières de la Cilicie, s'adressa au futur roi arménien Léon I^{er} en lui demandant son aide pour traverser la région. Ce contact est en général présenté dans le cadre de l'éternelle «harmonie arméno-franque». Or, un tel jugement est à nuancer fortement à la lumière des sources arabes, qui nous présentent en même temps le catholicos Grigor Tgha correspondant avec le sultan Saladin; ce partage des tâches entre les deux dirigeants arméniens, diplomatiquement tout à fait logique, choque certains historiens comme Alichan qui préfère, sans aucune raison, considérer ces lettres comme apocryphes³⁰.

La période de l'Arménie soviétique (1921-1991) a marqué un tournant, en reléguant au second plan ces querelles religieuses. Certes, l'historiographie arménienne soviétique est parfois tombée dans l'excès inverse, mais un changement de cap était nécessaire pour atténuer la référence à la religion. Elle fut malheureusement remplacée par la référence au marxisme et à l'amitié arméno-russe; tout ouvrage historique se devait de parsemer le texte de citations des classiques du marxisme-léninisme, en général totalement hors de propos. Malgré ce carcan, l'Arménie soviétique compta de remarquables historiens, comme en témoigne la monumentale *Histoire du peuple arménien*, de la préhistoire jusqu'en 1965, publiée par l'Académie des Sciences³¹. On y constate clairement que la marge de manœuvre des auteurs diminuait au fur et à

27 Maghakia Ôrmanian, *Azgapatoum*, 3 vol., Constantinople, 1912, 1913, Jérusalem, 1927.

28 *Bullarium, privilegiorum ac diplomatum Romanorum pontificum amplissima collectio*, éd. Charles Cocquelin, 13 vol., Rome, t. IV 4, 1747, p. 78, ch. CLXXIII, § 2.

29 Al-Dahabi, *Les dynasties de l'Islam*, trad. Arlette Nègre, Damas, 1979, p. 148.

30 Léonce Alishan, *Léon le Magnifique*, Venise, 1888, pp. 103-105.

31 *Hay Joghovrdi Palmout'oun*, 8 vol. Erevan, 1967-1984.

mesure qu'on s'approchait de l'époque contemporaine. Cette période fut également marquée par la multiplication des publications historiographiques: dans ce domaine, Erevan prenait le relais de Venise, Paris et Moscou.

La chute de l'Union soviétique en 1991 est trop récente pour qu'on puisse porter un jugement concernant son impact sur les études historiographiques. On peut toutefois s'inquiéter du retour en force des références religieuses.

Les sources historiques arméniennes

Le coup d'envoi de l'historiographie arménienne fut donné, comme on l'a signalé, dès la création de l'alphabet, au début du V^e siècle. Textes originaux et traductions prirent brusquement un tel essor que ce V^e siècle est parfois appelé l'«âge d'or». Les six siècles qui suivirent furent relativement moins riches tout en maintenant une continuité dans l'historiographie. Un nouveau sommet fut atteint aux XII^e et XIII^e siècles, le premier étant qualifié d'«âge d'argent». Durant cette période, les sources voisines - grecques, latines, syriaques, arabes - montrèrent elles aussi un exceptionnel intérêt pour l'Arménie. On enregistre un nouveau recul au XIV^e siècle, à partir duquel la proportion des sources historiographiques originaires des milieux catholiques augmente sensiblement.

En ce qui concerne les documents, ils manquent sur les premiers siècles d'Arménie chrétienne: on ne possède pratiquement que ceux qui ont été réunis dans le «Livre des Epîtres»³², un recueil compilé à partir du VII^e siècle. C'est seulement à partir du XIII^e siècle que des documents originaux sont parvenus jusqu'à nous.

32 *Girk' T'ght'ots*, 1^{re} éd., Yovsêp' Izmiriants, Tiflis, 1901, 2^e éd., Norayr Pogharian, Jérusalem, 1994.

Parmi les autres sources, si la sigillographie a un rôle très secondaire, la numismatique apporte en revanche d'utiles compléments historiographiques, mais pour certaines périodes seulement. En effet, on possède jusqu'au I^{er} siècle ap. J.-C. de nombreuses monnaies de la dynastie artaxiade, frappées en grec puisque l'arménien n'était pas encore écrit. Les dynasties royales suivantes, arsacide et bagratide, n'ont curieusement pas frappé monnaie; pour les Bagratides, il faut probablement voir un reflet de leur vassalité formelle au califat de Bagdad. Les premières monnaies à légende arménienne datent du XI^e siècle: il s'agit de quelques pièces se rapportant peut-être à la dynastie secondaire des rois de Lofi³³. A cette exception près, la véritable numismatique en langue arménienne ne se trouve pas en Grande Arménie mais en Cilicie, elle date de l'établissement, au début du XII^e siècle, de la principauté roubénide, qui allait se transformer en royaume d'Arménie à la fin du siècle³⁴. Sa chute en 1375 marque la fin de la numismatique arménienne jusqu'à la fondation de la république en 1918: l'Arménie fut en effet dépourvue de structure étatique entre ces deux dates. L'historiographie numismatique, à l'image de l'écrit, présente donc un trou d'un millénaire, mais avec quelques siècles de décalage: elle ne concerne pratiquement que les dynasties artaxiade et cilicienne.

D'importance non négligeable sont également les sources épigraphiques, réunies grâce au travail systématique de plusieurs savants voyageurs, comme le

33 Ghévond Movsèsian, «Histoire des rois Kurikian de Lori», trad. française et annotations Frédéric Macler, *Revue des études arméniennes* 7 (1927), pp. 209-266.

34 Paul Bedoukian, *Coinage of Cilician Armenia*, 2^e éd., Danbury, 1979.

père Nersès Sargisian³⁵. Un recueil épigraphique chronologique fut publié en 1913³⁶, mais de très nombreuses inscriptions ont été découvertes depuis. Un corpus complet, classé géographiquement, est en cours de publication³⁷.

Une originalité de l'historiographie arménienne: les colophons de manuscrits

On a gardé pour la fin la catégorie la plus originale parmi les diverses sources historiographiques arméniennes, les colophons de manuscrits, jadis appelés de manière plus imagée «mémoires». Ces textes de longueurs variables, ajoutés en général à la fin de la copie par le scribe, par le commanditaire, ou encore par un nouvel acquéreur, donnent de précieux renseignements grâce aux commentaires qu'on y trouve sur les événements contemporains. Un même manuscrit peut comporter plusieurs colophons, de différentes mains et à plusieurs siècles de distance.

De nombreux manuscrits arméniens ont disparu dans les tourmentes des XIX^e et XX^e siècles, mais heureusement les colophons avaient parfois été recueillis à temps pour être recopiés dans des recueils, comme ceux de Garégin Srvandztiants³⁸ ou Ghévond P'irghalémiant³⁹. Au milieu du XX^e siècle, Garégin Yovsep'ian entama la publication chronologique des colophons du V^e siècle jusqu'au XVIII^e, mais il n'acheva que le premier tome, qui

35 Nersès Sargisian, *Téghagroun' iounk' i P'ok'r év i Metz Hays*, Venise 1864.

36 Karapët Kostanians, *Vimakan Tarégir*, Saint-Petersbourg, 1913.

37 *Divan Hay Vimagroun'ian* [Corpus inscriptionum armenicarum], Erevan, 8 vol., 1960-1999.

38 Garégin Srvandztiants, *T'oros aghbar*, 2 vol., Constantinople, 1879-84.

39 Mss. n° 4442, 4515, 6273 et 6332 du Matenadaran d'Erevan.

va jusqu'en 1250⁴⁰. Le projet est en cours de réalisation au Matenadaran d'Erevan⁴¹. A l'heure actuelle, Artachès Mat'évosian a publié un volume consacré aux V^e-XII^e siècles (1988) et un au XIII^e (1984), après que Lévon Khatchikian ait consacré un volume au XIV^e siècle (1950) et trois au XV^e (1955, 1958, 1967), et Vazgèn Hakobian trois volumes couvrant le XVII^e siècle jusqu'en 1660 (1974, 1978, 1984). Ces recueils sont évidemment loin d'être exhaustifs, chaque auteur ne pouvant utiliser que les manuscrits à sa disposition et les colophons déjà publiés.

L'importance des colophons pour l'historiographie arménienne est incomparable. Certains d'entre eux sont d'authentiques arbres généalogiques, d'autres de véritables chroniques, dont certaines figurent d'ailleurs dans des recueils⁴². Le fait qu'ils aient été rédigés «sur le vif» leur donne un caractère d'authenticité supérieur à bien des ouvrages historiographiques, qui rapportent souvent des événements bien antérieurs à l'époque de l'auteur. De plus, pour certaines périodes pauvres en chroniques ou pour certains événements passés sous silence chez les historiens, les colophons représentent souvent la seule source.

Le père Alichan, au XIX^e siècle, est peut-être le premier à avoir fait un usage systématique de ces colophons. Leur utilisation est devenue maintenant incontournable.

Les catalogues de manuscrits

Les textes *in extenso* des colophons sont en général également donnés dans

40 Garégin I Kat'oghikos, *Yichatakarank' Dzeragrats (E. darits mintchév JE. dar)*, Hator I (E. darits mintchév 1250 T'), Antélias, 1951.

41 *Hayérèn Dzeragréri Hichatakaranner*, Erevan.

42 Ghévond Alichan, *Hayapatoum*, Venise, 1901; Vazgèn Hakobian, *Manr Jamanakagroun' iounner*, 2 vol., Erevan, 1951, 1956.

les catalogues de manuscrits, particulièrement précieux pour cette raison et pour bien d'autres. Certaines collections disparues ou dispersées avaient heureusement été cataloguées à leur époque. On compte à l'heure actuelle environ 30000 manuscrits arméniens subsistant dans le monde. La publication des catalogues des principales bibliothèques fut magistralement inaugurée par le père mékhitariste de Vienne Yakovbos Tashian, dont l'œuvre sert encore de modèle⁴³. Elle s'est accélérée ces dernières années. Parmi les plus importantes, signalons, entre autres, les publications récentes des catalogues de manuscrits du patriarcat de Jérusalem⁴⁴, des Mékhitaristes de Venise⁴⁵ et de Vienne⁴⁶, du monastère catholique de Bzommar (Liban)⁴⁷, du Catholicos de la Grande Maison de Cilicie à Antélias (Liban)⁴⁸, du monastère du Saint-Sauveur à la Nouvelle Djoulfa (Iran)⁴⁹, de la Bib-

liothèque nationale de France⁵⁰. Quant à la plus importante collection, celle du Matenadaran d'Erevan qui renferme près de 15000 manuscrits arméniens, elle est en train d'être cataloguée, mais à l'heure actuelle seuls les cinq premiers volumes, décrivant les n° 1 à 1800, ont vu le jour⁵¹.

Historiographie et codicologie

L'historiographie arménienne a, plus que beaucoup d'autres, toujours reposé sur la codicologie. La copie de manuscrits a été en effet une activité permanente, et leur commande une des principales manifestations du mécénat. Certains historographes nous sont parvenus par des copies presque contemporaines, mais d'autres par des manuscrits bien plus tardifs, donc sujets à des interpolations ou des ajouts de copistes. Toute édition critique exige donc un laborieux travail de comparaison, à la fois pour rétablir le texte original et pour essayer de dater l'œuvre.

Ainsi, Korioun écrivit au V^e siècle la biographie de son maître Machtots, et la plus ancienne copie de cette œuvre qui nous soit parvenue est de 1672⁵². L'exemple le plus célèbre est celui de Moïse de Khorène. Son *Histoire d'Arménie* fut une commande de la grande famille des Bagratides, elle s'achève au début du V^e siècle avec l'invention de l'alphabet. Or, les seules copies connues, toutes tardives, contiennent des passages qui ne peuvent pas avoir été écrits à cette époque: s'agit-il du texte original ou de modifications tardives de scribes? C'est là l'une des raisons pour lesquelles certains historiens

43 Yakovbos Tashian, *Tsoutsak Hayérèn Dzeragrats Matenadaranin Mkhitarants i Vienna*, Vienne, 1895.

44 Norayr Pogharian, *Mayr Tsoutsak Dzeragrats Srbots Yakobants*, 11 vol., Jérusalem, 1966-1991.

45 Barsegh Sargisian, Grigor Sargisian et Sahak Djemdjémian, *Mayr Tsoutsak Hayérèn Dzeragrats Matenadaranin Mkhitarants i Venetik*, 8 vol., Venise, 1914-1998.

46 Yakovbos Tashian, Hamazasp Oskian et Ôgostinos Sék'oulian, *Tsoutsak Hayérèn Dzeragrats Matenadaranin Mkhitarants i Vienna*, 3 vol., Vienne, 1895-1983.

47 Mesrop K'échichian, Nersès Akinian et Hamazasp Oskian, *Tsoutsak Hayérèn Dzeragrats Zmma'i Vank'i Matenadaranin*, 2 vol., Vienne, 1964, 1971.

48 Anouchavan Daniélian, *Mayr Tsoutsak Hayérèn Dzeragrats Metzi Tann Kilikiy Kat'oghikosout'ian*, Antélias, 1984.

49 Smbat Têr-Avétisian, *Tsoutsak Hayérèn Dzeragrats Nor Djoughayi Amenap'rkitch Vank'i*, Vienne, 1970; Lévon Minasian et Ônnik Eganian, *Tsoutsak Dzeragrats Nor Djoughayi S. Amenap'rkitchian Vants T'angarani*, 1972.

50 Raymond H. Kévorkian et Armèn Ter-Stépanian, *Manuscrits arméniens de la Bibliothèque nationale de France*, Paris, 1998.

51 Ônnik Eganian et al., *Mayr Tsoutsak Hayérèn Dzeragrats Machtotsi anvan Matenadaranin*, 5 vol., Erevan, 1984-2009.

52 Ms. n° 2639 du Matenadaran d'Erevan.

repoussent Moïse de plusieurs siècles. Le débat n'est pas clos et on trouve des partisans de toute période comprise entre le V^e et le IX^e siècle!

Un autre exemple concerne l'origine de la famille des Roubénides, fondateurs du royaume d'Arménie en Cilicie en 1198. L'historiographie postérieure la lie à la famille royale des Bagratides : y a-t-il un fond de vérité ou est-ce une tentative classique de donner *a posteriori* une légitimité royale à la nouvelle dynastie ? Dans l'édition de Samuël Anetsi on lit «*ichkhan mi arianařou Gagkay Ėroubēn anoun*»⁵³, c'est-à-dire «un prince parent de Gagik, appelé Rouben», Gagik étant le dernier roi bagratide d'Arménie. Comme il s'agit d'un chroniqueur du XII^e siècle, donc contemporain, la parenté semble bien confirmée, à ceci près que cette édition est basée sur des copies de Samuël Anetsi postérieures au XIII^e siècle. Or, il existe une copie de 1176⁵⁴, donc du vivant de l'auteur, et une de 1187⁵⁵ : aucune des deux ne contenant ce passage, on peut en conclure qu'il ne figurait pas dans l'original, qu'il s'agit d'un ajout postérieur, donc que la parenté entre les deux dynasties ne repose sur aucune preuve contemporaine.

La persistance des idées reçues

La mise à disposition de l'historiographie arménienne par les publications, les traductions et les études est en fin de compte relativement récente. C'est probablement ce qui explique d'une part l'ignorance relative de l'arménologie chez les spécialistes des disciplines voisines, d'autre part la persistance d'idées reçues,

⁵³ Samouēli *K'ahanayi Anetsvoy Havak'mounk'*, éd. Archak Tēr-Mik'ēlian, Vagharchapat, 1893, p. 116.

⁵⁴ Ms. n° 5619 du Matēnadaran d'Erēvan, cf. Garēgin I. Kat'oghikos, *op. cit.*, n° 212, col. 461-464.

⁵⁵ Ms. n° 1801 de Jérusalem, cf. Pogharian, *Mayr Tsoutsak*, *op. cit.*, t. VI, p. 163.

voire d'erreurs flagrantes, qui se perpétuent d'un auteur à l'autre. Sans aucune prétention à l'exhaustivité, il n'est pas superflu d'en mentionner quelques exemples.

- Commençons par la soi-disant «origine des Arméniens» : pose-t-on la question de «l'origine des Français»? Ce faux problème est bien entendu lié à la continuité Ourartou-Arménie, dont on a déjà parlé.

- Pourquoi s'obstine-t-on à parler de «l'adoption» du christianisme par les Arméniens, en se basant sur le récit d'Agathange qui n'est qu'une pure légende. Aucun peuple n'a jamais changé de religion de son plein gré, le christianisme a été imposé à l'Arménie par le fer et le sang, pour des raisons purement politiques dont l'analyse historiographique est le seul point intéressant du sujet.

- Même chose pour le refus de Chalcedoine, dont on sait pertinemment qu'il n'a pas grand-chose à voir avec de quelconques convictions concernant la nature du Christ. Il s'agissait essentiellement d'affirmer l'indépendance de l'Eglise.

- Dans le conflit entre l'Eglise et la royauté au IV^e siècle, on fait du catholicos Nersēs un martyr et des rois Archak II et Pap des monstres. Ces souverains avaient en réalité compris le danger que faisait peser sur le pouvoir temporel un pouvoir spirituel trop fort, et ils s'attaquèrent de front au problème.

- On ne parle souvent que de persécutions sous les dominations sassanides et arabes. Elles sont certes indéniables, mais plusieurs grandes familles avaient trouvé langue avec ces autorités étrangères, et c'est en fin de compte le calife qui rétablit la royauté arménienne avec les Bagratides.

- On fait défiler avec fierté une série d'empereurs byzantins d'origine armé-

nienne. Il y en eut effectivement, mais d'une part le fait est plus que douteux pour certains de la liste, comme Heraclius ou Maurice, d'autre part ce sont souvent ces empereurs qui menèrent la politique la plus antiarménienne.

- Ce ne sont pas les Turcs, mais les Grecs, qui mirent fin aux royaumes arméniens au XI^e siècle.

- On a déjà signalé quelques idées reçues concernant l'époque des croisades. Ajoutons-y la dénomination de «Petite Arménie» qu'on persiste à utiliser pour désigner l'Arménie cilicienne, dont les souverains étaient pourtant unanimement appelés par leurs contemporains «rois d'Arménie» et non «rois de Petite Arménie».

- Le couronnement de Léon I^{er} en 1198 a été reconnu par le pape grâce à de pures concessions tactiques et provisoires de la part des Arméniens, ce qui n'implique aucunement une quelconque «union» des Eglises arménienne et romaine : Kirakos de Gandzak est clair sur ce point⁵⁶.

- On croit souvent qu'après le couronnement de Guy de Lusignan en 1342 la couronne d'Arménie passa aux Lusignan. En réalité, Guy fut assassiné au bout de deux ans, la couronne retourna alors chez les Hethoumides et ce n'est qu'en 1374 qu'on trouve un autre Lusignan, Léon, neveu de Guy. Comme il régna moins d'un an, cela fait en tout moins de trois ans de règne Lusignan.

- L'Empire ottoman n'a pas toujours eu une politique systématique de persécution des Arméniens. Ceux-ci avaient, comme tous les chrétiens, un statut officiel d'infériorité, ce qui n'empêcha pas un grand nombre d'entre eux d'accéder à de hautes responsabilités, parfois même à des leviers de commande. Ce

n'est qu'à partir du milieu du XIX^e siècle que se déclenchèrent les persécutions antiarméniennes, culminant avec le génocide de 1915.

- Ce génocide de 1915 n'a pas été une affaire de religion, comme le prouve la bienveillance générale dont ont fait preuve les Arabes envers les rescapés.

Conclusion

L'historiographie arménienne présente ainsi plusieurs spécificités. Exceptionnellement riche, elle a été longtemps inconnue, avant d'être méconnue, alors que la position de l'Arménie rend cette historiographie naturellement complémentaire à celles de ses voisins. Trop fortement marquée au cours des siècles par l'empreinte religieuse, elle a souvent été partisane, nécessitant une lecture attentive. Elle s'enrichit continuellement, avec les parutions de catalogues de manuscrits, la publications d'œuvres inédites et de nouveaux colophons et les nouvelles éditions historiographiques basées sur de meilleurs manuscrits.

Bien des auteurs ne sont à l'heure actuelle connus que par les éditions de Chahnazarian, Alichan ou Ėmin, qui datent toutes de près d'un siècle et demi. Ces éditions anciennes ont un urgent besoin d'être remplacées par des éditions critiques modernes : pour ne donner que quelques exemples, la dernière édition de Movsēs Draskhanakertsi date de 1860, celle de Stép'annos Ėrbēlian de 1861, celle de Vardan Areveltsi de 1862, celle de Ghévond de 1887, celle de Matt'ēos Ourhayetsi de 1898. Il y a donc beaucoup à faire dans le domaine de l'historiographie arménienne, surtout si l'on ajoute les annotations indispensables et les traductions!

⁵⁶ Kirakos Gandzaketsi, *Palmut'ion Hayots*, éd. Karapēt Mēlik'-Ėhandjanian, Erevan, 1961, p. 156-157.